

L'HOMME LIBRE

POUR LA BELGIQUE :

Un an. 4.00 fr.
Six mois 2.00 fr.
Trois mois 1.00 fr.

Organe de Combat
pour l'Émancipation des Travailleurs
PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

POUR L'ÉTRANGER :

Un an. 5.00 fr.
Six mois 2.50 fr.
Trois mois 1.25 fr.

ADMINISTRATEUR : F. PINTELON.

LE GOUVERNEMENT

Il n'y a pas de doute : sans gouvernement l'exploitation de l'ouvrier par le capitaliste ne serait pas possible; et sans l'exploitation de l'ouvrier par le capitaliste, le gouvernement n'existerait pas.

C'est pourquoi nous, anarchistes, nous en voulons au gouvernement, non pas comme on se plaît à le dire, que nous courions après des abstractions, que nous rêvions une égalité absolue et une liberté sans limites (nous savons bien que la vraie égalité et la vraie liberté ne se trouvent que dans l'association, c'est-à-dire dans l'entente entre les hommes pour une vie en commun); mais nous savons que le gouvernement est le chien de garde du Capital, du Salariat, du Monopole, de l'Injustice, et nous ne vivrions tranquilles une heure, même au sein de la société la plus parfaitement communiste, si cet engin de despotisme et d'inégalité ne fût détruit.

En réalité, qu'est-ce que le gouvernement? De quoi s'occupe-t-il? De quoi se compose-t-il? Analysons-le, part à part, afin de mieux le connaître.

Un gouvernement — quelque soit sa forme, monarchique, républicaine, despotique — n'est rien autre chose qu'un pouvoir central, réglant, contrôlant, dirigeant les actions de millions d'individus.

Ce pouvoir se compose de deux choses : d'argent et de bras. Par l'impôt, le gouvernement a la disposition de la bourse des citoyens, de leur travail. Par la force armée, qu'il a organisée à son propre service, il peut imposer n'importe quel ordre, quel caprice, quelle volonté quelle loi aux citoyens.

Comme le gouvernement défend aux citoyens de s'armer et de se rassembler en armes, il garde vis-à-vis d'eux une supériorité de force qui lui permet de se livrer à toute sorte d'arbitraire; et il s'en prévaut notamment pour prélever des tributs sur les sujets et pour forcer ceux-ci à se faire instruments de son despotisme contre leurs propres frères.

Tout acte de révolte ou d'insubordination, toute tentative de la part des citoyens de se concerter et de s'opposer à l'exploitation gouvernementale sont sévèrement flétris par le gouvernement même. Tout l'art du gouvernement consiste précisément à étouffer ces tentatives en germe, à suffoquer les révoltes à leur

naissance, à frapper les efforts individuels avant qu'ils entraînent une révolte générale.

Cette tâche est accomplie à merveille par la police, par la gendarmerie, par les tribunaux et par les prisons. C'est un système porté à la perfection que d'intimider les individus, de les isoler les uns des autres, de les affaiblir et d'éventer tout commencement de révolte.

Le peuple peut avoir la plus juste des causes; il peut languir dans l'esclavage, dans la misère. Ses gouvernants peuvent être des larrons de la pire espèce; leurs forfaits peuvent avoir été dévoilés. Rien n'y fait : la force est avec le gouvernement, et la force a raison de la justice et de la volonté populaire.

On nous objectera, peut-être, que dans les pays civilisés le gouvernement est l'émanation de la volonté populaire et que le peuple peut faire entendre ses raisons et faire valoir ses intérêts au moyen de ses représentants légitimes.

En effet, un gouvernement ne peut pas être aujourd'hui, et n'a jamais été, l'expression de la volonté d'un seul homme. Dans les monarchies absolues, le monarque n'est pas un si puissant maître qu'on le croit : il s'appuie sur une classe, l'aristocratie, se l'attache par des faveurs et des privilèges de toute sorte, et en subit la volonté plus souvent qu'il ne lui impose la sienne.

La même chose arrive sous le régime parlementaire.

Le gouvernement, quel qu'il soit, a besoin d'être soutenu par un nombre de citoyens; il a besoin d'une clientèle électorale, de gens qui votent pour ses candidats, d'autres qui intriguent pour se faire élire, d'autres qui fabriquent dans les journaux une « opinion publique » favorable à ceux qui sont au pouvoir; et naturellement tous ces gens-là ne se laissent pas gagner pour rien. Il y a parmi eux les ingénus, les gogos, qui se battent pour la gloire; mais la plupart de ceux qui soutiennent un gouvernement le font par intérêt. Et cet intérêt est de double espèce : ou c'est l'intérêt de garder ce qu'ils ont acquis, ou bien le désir d'obtenir quelque chose. Les propriétaires, les capitalistes, les banquiers, etc., sont les soutiens permanents du gouvernement, presque de tous les gouvernements; il leur suffit que le gouvernement fasse respecter leur propriété, qu'il empêche aux ouvriers de se révolter contre l'exploitation à laquelle ils les soumettent pour qu'ils lui donnent leurs votes. C'est donc la

clientèle assurée, constante du Gouvernement que la classe des propriétaires, des capitalistes, des entrepreneurs, etc.; et si, de temps à autre, le gouvernement accorde à cette classe — à la bourgeoisie — des faveurs spéciales, des privilèges en forme de droits de douane, de concessions de travaux publics, etc., sa dévotion ne connaît plus de limites.

Maintenant, il y a une autre clientèle, mais stable : celle des politiciens, des brasseurs d'affaires, des ambitieux et des avides qui convoitent des places, des affaires, des fournitures, des subventions, des pots-de-vin. Un gouvernement a toujours de quoi satisfaire toutes ces sottises : il accorde des appointements, des placements de titres de rente, des secours et des décorations. Il se sert de l'argent des contribuables pour se maintenir en selle.

Il arrive parfois que ces gens ne se contentent plus des miettes que leur jette le gouvernement, mais poussent leur ambition plus loin. Parmi ces grands électeurs, ces députés ministériels, ces politiciens de cafés, il s'en trouve une demi-douzaine qui conçoivent le projet hardi d'escalader le pouvoir, de se mettre à la place de ceux qui gouvernent. Les voilà donc organisant l'opposition au gouvernement, censurant ses actes, excitant l'opinion publique contre lui et réussissant à infatuer tellement les électeurs de leurs personnes et de leur « programme », qu'aux prochaines élections leurs noms et ceux de leurs amis sortent en majorité des urnes. Alors le gouvernement change de titulaires, mais il ne change pas de nature. La classe des propriétaires et des capitalistes reconnaît sans difficulté les nouveaux maîtres : il attend d'eux les mêmes préférences et la même garantie contre les ouvriers que celles que les gouvernants déchu lui donnaient.

Tous les partis s'accordent à reconnaître ceci comme la tâche essentielle de tout gouvernement. Conservateurs, progressistes, radicaux, au pouvoir agissent de même. Seulement chaque nouveau parti arrivé au pouvoir doit engraisser les siens.

Si vous passez en revue les différentes attributions du gouvernement, les tâches des ministères, des bureaux, des administrations publiques, vous reconnaîtrez facilement que les gouvernements ont concentré dans leurs mains tout ce qui est occasion de favoritisme, de

faveurs, de gaspillage, et que leur tout dernier soin est le bien public.

Les grandes attributions d'un gouvernement ce sont : la police, la justice (c'est-à-dire la répression des actes de révolte et d'insubordination) l'armée, la finance.

Les travaux publics sont une bonne occasion de tripotages : les gouvernements en inventent, même lorsqu'ils ne sont d'aucune nécessité.

Quant à l'instruction, à l'hygiène, aux intérêts du travail, de l'agriculture, des arts, etc., un gouvernement s'en occupe précisément tout ce qu'il faut pour dispenser encore des faveurs et des places, ou bien pour corrompre, mystifier et diviser la population. C'est dans le même but que les gouvernements prennent soins des âmes, en subventionnant les différentes églises chargées de prêcher au peuple la résignation et l'obéissance à l'autorité.

Du reste, jamais un gouvernement se soucie sérieusement de l'avancement des arts ni de la science ; les vrais intérêts de l'industrie et de l'agriculture le laissent indifférent ; et quant au sort de l'ouvrier, celui-ci pourrait mourir de faim faute de travail, il pourrait subir les infamies les plus atroces de la part des capitalistes, la population ouvrière d'un pays tout entier pourrait souffrir la disette, que le gouvernement s'en laverait les mains, proclamant son impuissance à remédier à ces maux, et protestant de son respect à la liberté individuelle ?

Voilà ce que c'est qu'un gouvernement et quels sont ses services, services dont on prétend que nous ne saurions nous passer.

LE VOL

Considéré comme source de la richesse.

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, d'une des industries les plus florissantes dans la société actuelle : l'exploitation de la prostitution. Aujourd'hui nous allons nous occuper d'une autre manière fort usitée de s'enrichir : le vol.

Pour nous, qui appelons les choses de leur nom, voler n'est pas seulement l'acte de mettre la main dans la poche du prochain pour lui enlever un objet dont on a envie. Celle-ci est une des formes du vol, la forme vulgaire, mesquine, la forme qu'emploient ceux qui ne peuvent pas voler d'une façon plus honorable, plus digne et plus sûre.

Qu'importe-t-il, disaient les jurisconsultes romains, que l'on tue ou que l'on fasse mourir ? Qu'importe-t-il, peut-on ajouter, la manière dont on s'y prend pour arriver au résultat de faire passer dans sa poche ce qui est à autrui, ce que d'autres ont produit, ce dont ils ont besoin ? Sans doute, il y a des différences, des nuances dans l'odieux du fait : il y a des vols avec assassinat, des vols avec simples blessures, des vols avec violence, des vols avec ruse. Il y a aussi des vols commis contre des gens qui ont non seulement ce qu'il leur faut, mais le superflu ; et il y a le vol commis contre des pauvres, contre des malheureux, contre des orphelins. Il y a des vols effrontés et des vols déguisés. Il y a des vols avec empoisonnement, comme ceux qui sont du ressort du commerce, et des vols accompagnés de la tyrannie la plus affreuse exercée d'homme à homme ; et c'est là le cas des capitalistes et de tous ceux qui emploient des ouvriers. Enfin, la distinction la plus importante, et pourtant la plus négligée, est entre les menus vols, les petits larcins, et les grosses affaires ; les vols de millions, les banqueroutes, les *krachs* de Bourses, les crises.... Ces vols-ci sont accompagnés de la perte de plusieurs vies, ont un cortège funèbre de suicides, de ruines de familles, de privation de travail pour des milliers d'ouvriers, enfin, de misère publique. Et pourtant, d'entre tous, ce sont ces vols qui restent le plus sûrement impunis.

Or, il faut avouer que le vol est la quintessence du régime industriel et commercial actuel. La société bourgeoise est une vaste arène où les hommes s'exercent à voler, où ils luttent de force et d'astuce pour s'arracher réciproquement le morceau de pain.

Tout le monde vole dans cette société. Que personne ne se récrie contre cette affirmation. Pour ne pas voler, il faut être réduit à la dernière misère, à la dernière extrémité.

Le fabricant vole l'ouvrier ; le commerçant vole le consommateur ; le banquier vole le fabricant et le commerçant, partant indirectement l'ouvrier ; le gros vole le petit ; le politicien, l'homme d'Etat, le bureaucrate volent le contribuable (partant, toujours l'ouvrier) ; les hommes de loi volent ceux qui ont affaire à eux (voir la récente brochure, parue à Paris, sur les vols et les faux des huissiers et des avoués) ; les avocats volent leurs clients, et ainsi de suite. Naturellement, l'ouvrier, qui n'a que son salaire, ne peut voler personne ; et le malheureux qui n'a ni salaire ni travail, ne peut voler non plus. Mais alors souvent le fort exploite le faible, le père ses enfants, l'homme sa femme, le camarade son camarade ; et quand, malgré cela, l'homme ne trouve pas de quoi vivre, alors il vole dans le sens légal du mot, il se fait du vol un métier, il prend au premier venu, il se fait condamner, expie sa peine et vole encore jusqu'au terme de sa vie.

Mais, ici encore, il arrive une chose extraordinaire : c'est que celui qui vole — en parlant toujours du vol puni par la loi — loin de garder la proie, est à son tour volé. Avez-vous jamais réfléchi à cela ? Vous êtes-vous jamais demandé combien reste-t-il, même dans les meilleurs hypothèses, au voleur du bien volé ?

Un grand vol a eu lieu chez un riche négociant ou dans une maison riche : les journaux — d'après les expertises — font monter la valeur des objets emportés par les voleurs à plusieurs dizaines de mille francs. C'est là la valeur originale, le prix auquel ces objets ont été achetés. Mais les voleurs ont besoin d'argent ; les objets qu'ils possèdent ne peuvent pas les nourrir, ils doivent les changer en monnaie courante. D'ailleurs, ils ont fait des dépenses pour accomplir le vol, ils ont contracté des dettes, ils doivent pourvoir à leur sûreté, ils ont des complices gênants qui demandent de l'argent. Ils sont donc obligés de se défaire des objets volés presque à tout prix. Et ils se rendent chez un négociant de leur connaissance, et ils lui laissent les objets à 50 ou 25 p. c. au-dessous de leur valeur. Parfois ils sont obligés de recourir à des intermédiaires et alors leur quote-part de la valeur du vol est encore plus petite. Parfois les objets ne peuvent être vendus sans danger qu'après un changement de forme qui en détruit en partie la valeur ; parfois, enfin, ils doivent être entièrement abandonnés.

Ainsi, les voleurs ont risqué leur vie et leur liberté : le recéleur s'est enrichi. Combien de négociants se sont enrichis de la sorte ?

M. Dawitt, qui a été neuf ans en prison et a connu bien des voleurs, nous assure que, d'après les confidences qu'on lui a faites, des négociants très estimés de la *city* de Londres doivent leur fortune à leurs rapports avec des voleurs !

Enfin, les voleurs sont pris : on intente un procès, on les invite à se choisir un défenseur. Celui-ci vient et réclame des honoraires proportionnés au montant du vol ; c'est-à-dire qu'il réclame une partie du produit du vol, à peu près ce qui reste. Les voleurs vont au bagne, l'avocat fait grand train et accumule une fortune qu'il transmet à ses héritiers.

Nous n'avons, sans doute, parlé que de quelques faits marquants. Mais le vol se réalise sous mille autres formes dans la société actuelle. Les grandes « opérations » commerciales, les spéculations, les monopoles ne sont que des vols à peine dissimulés. Les ventes aux enchères, la liquidation des faillites, les mises en adjudication des biens des débiteurs, les prêts sur gages, les maisons de vente qu'est-ce que tout cela sinon le vol, toujours le vol organisé sous l'égide de la loi ? Qui ne connaît les agissements frauduleux des syndics, des crieurs de ventes publiques et de leurs compères ?

Les grandes entreprises gouvernementales, l'adjudication des travaux publics, les dettes de l'Etat, des provinces,

des communes, les fournitures militaires et civiles — quelles sources intarissables de gains illicites, quel pillage systématique de la nation ?

Il n'y a pas jusque la charité, jusqu'aux fêtes de bienfaisance, qui ne servent de prétextes pour voler : le vol ne s'arrête pas devant les plus grandes misères, devant les plus grands malheurs !

Après cela, qu'on nous parle encore de l'« inviolabilité » de la propriété dans la société actuelle !

Michel BAKOUNINE

Peu d'existences sont aussi remplies que celle de Bakounine. Peu d'hommes ont exercé une influence aussi considérable sur leur temps. Peu d'hommes ont eu un aussi vaste horizon intellectuel et un aussi vaste champ d'action.

Michel Bakounine a fondé parmi des officiers russes le premier noyau de cette secte, dont le nom est synonyme de la plus grande audace de la pensée et de l'action — nous voulons dire le nihilisme. Il a combattu dans les rangs de presque tous les partis révolutionnaires du monde. Il a été le véritable initiateur du mouvement anarchiste, dont l'importance grandit au jour le jour.

Le secret de son influence, de sa vie, est dans la hardiesse de ses conceptions et dans la grandeur de ses sentiments. Il fut grand, puissant, original, il eut le diable au corps, parce qu'il apprit de bonne heure à mépriser les lieux communs, à repousser les théories toutes faites, à braver les préjugés et les conventions sociales, à ne point s'effrayer du nouveau, et à ne croire impossible, dans l'avenir, sinon ce qui est injuste et mauvais.

Qu'on dise ce qu'on veut, ce sont les idées qui étonnent, qui irritent, qui secouent notre torpeur habituelle, en un mot ce sont les *utopies* qui font marcher l'humanité.

Des gens incapables de s'élever au-dessus de la vie de tous les jours, rampant dans la terre-à-terre de la société telle qu'elle est, il y en a par millions. Si les opinions de ceux-ci devaient faire loi, si tout le monde s'y soumettait, si de temps à autre quelqu'audacieux révolté ne venait remuer les esprits et les entraîner sur une nouvelle voie, c'en serait fait du progrès et de l'humanité.

Bakounine ne se borna pas à être penseur hardi, profond, original, dialecticien habile, polémiste de valeur ; ainsi que le prouvent ses nombreux écrits : *La théologie politique de Mazzini*, *Lettres sur la Commune*, *Dieu et l'Etat*, etc. : il fut en même temps un homme d'action. Ses idées lui étaient inspirées de son amour de l'humanité. Il ne les puisait pas dans la contemplation, dans l'étude, dans les livres ; il les tirait de l'expérience, de la vie, de la connaissance des besoins de l'homme et de ses malheurs.

De là les progrès continuels de sa pensée, l'élargissement et l'avancement continuels de ses vues.

Jeune patricien, encore imbu des sentiments et des opinions de son état, il va en Pologne en qualité d'officier d'artillerie ; il est témoin des souffrances incroyables d'un peuple victime du despotisme du Czar ; il se voit, lui-même, instrument inconscient du despotisme, et il n'hésite pas. Il jette loin de lui son uniforme d'officier de la Garde impériale et il va chercher dans l'étude de la philosophie la réponse aux questions qui tourmentaient son cœur, la solution du problème de la justice et du bien-être pour toute l'humanité.

Mais il est à peine entré dans une université allemande qu'il entend autour de lui le cri d'un peuple aspirant à son émancipation. Il ne se souvient pas d'être Russe : il écoute la voix de la justice, et il entre dans les rangs de la société secrète *la Jeune Allemagne*.

Peu de temps après, en 1848, il accourt à Paris prendre part au mouvement insurrectionnel par lequel le trône de Louis-Philippe fut renversé.

De Paris il se rend à Prague combattre dans ces rangs des insurgés, expose plusieurs fois sa vie, et, plutôt que d'abandonner le poste de combat, préfère de tomber entre les mains du gouvernement autrichien qui le fit condamner à mort par une cour martiale.

Heureusement, le Gouvernement russe, qui, sur les entrefaites, l'avait privé de tous ses biens pour le punir de n'avoir pas obéi à l'injonction de mettre un terme à ses voyages et de rentrer dans son pays natal, le réclame, l'obtient et l'arrache ainsi, sans le vouloir, au bourreau pour le déporter à vie en Sibérie.

Bakounine ne se décourage pas; il ne se résigne pas non plus à son sort. Profitant de ce que le gouverneur était un de ses cousins, il obtint la permission d'entreprendre une exploration scientifique au nord de l'Asie; arrivé aux frontières de la Chine, il les passe, parvient à s'embarquer comme matelot pour l'Amérique, et, après cinq ans de captivité et de souffrances inouïes, apparaît un beau jour à ses amis, à Londres.

Dans cette ville il entreprit, avec Herzen, Ogaref et d'autres, la publication du célèbre journal révolutionnaire russe, *la Cloche*. Mais la lutte contre le czarisme n'était pour lui qu'un épisode de la lutte de tous les opprimés du monde entier contre leurs tyrans et exploiteurs. Différent de Mazzini, un patriote qui ne voyait que son pays et ne luttait que pour « l'unité » de sa patrie, Bakounine combattait pour l'émancipation de tous les peuples et ne voyait de salut que dans leur union par dessus les frontières.

Aussi ne tarda-t-il pas à devenir un ardent partisan de l'Association Internationale des Travailleurs.

En 1868, il conçut le rêve de rallier à l'Internationale la démocratie européenne; il se rendit avec quelques amis au Congrès de la Paix, à Berne, et y tint un langage énergique, dur, presque outrageant pour la bourgeoisie, langage qui, naturellement, ne réussit pas à fléchir, ni à secouer les philanthropes du Congrès. Alors il se sépara nettement et définitivement de la démocratie et fonda l'Alliance socialiste internationale.

En 1871, il se rendit à Lyon et essaya de provoquer dans le Midi de la France des mouvements insurrectionnels sympathiques à la Commune de Paris.

Après la défaite de la Commune, il se retira en Suisse et se consacra entièrement au mouvement internationaliste. Il convertit la Fédération Jurassienne aux idées anarchistes, propagea les mêmes idées en Italie et en Espagne, où, grâce à ses efforts, surgirent des fédérations fort nombreuses de l'Internationale; il prit part à tous les Congrès de cette association et organisa la résistance contre le Conseil général de Londres, lorsque celui-ci tourna en despote et prétendit imposer, bon gré mal gré, son autorité à toutes les fédérations de la Grande Association.

On a beaucoup reproché à Bakounine et à ses amis d'avoir tué l'Internationale.

Mais, d'abord, l'Internationale n'est pas morte; elle s'est transformée, en s'adaptant à l'esprit de notre temps. Elle subsiste dans les organisations révolutionnaires des différents pays et dans les rapports qui se passent entre elles. Toute autre organisation internationale ne serait pas possible, ne fût-ce qu'à cause des mesures répressives prises par les gouvernements.

Ensuite l'Internationale, même avant Bakounine, était lacérée par des discordes intestines. Non seulement les théories les plus diverses y étaient en conflit — celles de Proudhon, celles de Marx, celles de Colins, etc., — mais la question des rapports entre les associations régionales et le Conseil Général de Londres était vivement débattue. Le Conseil de Londres avait fini par devenir d'un autoritarisme dégoûtant; plusieurs fédérations régionales s'étaient révoltées à son autorité; et, dans un Congrès, on en avait même déposés les membres, qui pourtant restèrent, au mépris de la volonté des ouvriers, à leur place. En vérité, le Conseil général ne se maintenait plus — ainsi qu'il arrive à présent au Comité dirigeant du parti social-démocrate allemand qu'à force d'expulsions, d'excommunications qui frappaient non seulement des individus, mais des fédérations entières.

Bakounine lui-même fut expulsé de l'Internationale marxiste. Il fonda, avec l'aide de quelques amis, l'Internationale anarchiste, qui eût l'adhésion des fédérations italienne, espagnole, etc.

En 1874, Bakounine avait préparé un mouvement insurrectionnel en Italie et il vint y porter le concours de sa personne.

Il mourut à Berne, le 1^{er} juillet 1876.

LETTRE DU CENTRE

13 juillet.

Dans notre région, les catholiques font tout ce qui est humainement possible pour entraver la propagande ouvrière.

Plusieurs journaux ont été créés dans le but évident de

dénaturer les théories socialistes ou anarchistes et de jeter le discrédit sur les propagateurs de ces principes.

On vient, en outre, d'instituer une boulangerie coopérative catholique. Les cagots qui jettent des hauts cris lors de l'installation des premières coopératives en sont réduits à imiter les socialistes autoritaires pour attirer de leur côté, par l'intérêt, ceux qu'ils ne peuvent convaincre d'une autre façon.

Cette nouvelle chapelle aura cependant un avantage sur la chapelle autoritaire : le pain y sera vendu 20 cent. le kilogramme au lieu de 30 que font payer les coopérateurs socialistes.

Une forte somme d'argent a été versée déjà dans le but de compenser la perte qu'éprouvera l'exploitation.

Non contents de cela, ils affichent publiquement, au nom d'un groupe ouvrier, les irrégularités de comptes de la coopérative de Jolimont.

Voici, à titre d'échantillon, le texte d'une affiche apposée sur les murs de Morlanwelz, dimanche dernier :

OUVRIERS DU CENTRE,

Les farceurs socialistes qui s'arrondissent dans le fromage de la société coopérative de Jolimont organisent aujourd'hui une parade carnavalesque dans le but; sans doute, d'atténuer l'effet produit par les révélations du *Courrier de Bruxelles*.

Nous estimons que ces messieurs, au lieu de continuer à vous bernier, feraient beaucoup mieux de donner quelques explications sur la façon dont les bilans sont présentés aux ouvriers du Centre.

Demandez à ces messieurs pourquoi les rapports ne font pas mention de tous les frais généraux;

Pourquoi la réserve diminue à chaque semestre au lieu d'augmenter;

Pourquoi les places sont accaparées par des fils ou serviteurs à Massart Léonard.

OUVRIERS DU CENTRE,

Demandez où sont inscrites les sommes qui devraient être inscrites au compte de réserve d'après l'article 23 du chapitre IV des statuts.

OUVRIERS DU CENTRE,

Ouvrez l'œil et obligez les farceurs de Jolimont à donner des comptes plus réguliers, conformes aux statuts, au lieu de manifester pour vous jeter de la poudre aux yeux.

— S'il y a du vrai dans tout cela, c'est aux ouvriers à ne pas se laisser flouer; dans le cas contraire, c'est à l'administration de se justifier.

Quant à nous, si nous relevons ces faits, c'est uniquement pour confirmer ce que nous avons toujours dit, à savoir que *la lutte des gros sous contre les millions des bourgeois, c'est une lutte stérile*.

Il y a trois semaines, une réunion préparatoire pour la fondation d'une Fédération anarchiste du Centre eût lieu à Godarville.

Un compagnon anarchiste y développa les principes anarchistes.

Les camarades qui y assistèrent comprirent sans doute l'intérêt de cette idée car ils firent une propagande telle que la Fédération vient d'être définitivement constituée.

La conférence qui a précédé cette constitution a eu un plein succès.

Choses et autres.

L'Afrique en deuil.

C'est le titre d'un nouveau journal, rédigé à base de oh! et de ah!, dont le but apparent est de nous attendrir sur le million d'esclaves sacrifiés par an par les marchands qui font la traite en Afrique, et de « provoquer des dévouements généreux » (lisez : soutirer de l'argent) en leur faveur, non seulement dans « la classe des favoris de la fortune », mais aussi dans le peuple (qu'ont-ils donc, tous ces gens à s'en prendre ainsi à la bourse de l'ouvrier?).

Le but réel du journal est peut-être différent : nous en avons comme une vague appréhension en lisant dans l'en-tête ces mots suggestifs.

« Annonces concernant l'Afrique : *On traite à forfait* ».

L'Afrique en deuil nous en apprend des belles.

« La force prime le droit, c'est la devise de la barbarie — dit-elle — comme celle de la civilisation c'est : le droit prime la force ».

Nous croyons, nous, que, dans ce que l'on est con-

venu d'appeler civilisation, la force c'est le droit, et que les gendarmes se chargent d'enseigner le droit aux ouvriers... Mais probablement nous nous trompons.

L'Afrique en deuil découvre que « le roi a eu pitié de l'Afrique et... a donné un empire à la Belgique.

Naturellement elle élève au septième ciel, après le roi, le cardinal Lavignerie (pour lequel Stanley, le massacreur de nègres, est un héros), les missionnaires-exploiteurs, les officiers sur les agissements desquels nous avons été récemment édifiés, etc.

Au fait.

La traite des nègres est une infamie : d'accord. Ceux qui la pratiquent ce sont les blancs, qui, dès la découverte de l'Amérique, sont venus chercher sur la côte d'Afrique les esclaves pour les plantations américaines. Voilà déjà ce qui ne prouve pas justement en faveur de la « civilisation ».

Les puissances européennes les plus civilisées ont pratiqué et protégé ce trafic honteux jusqu'à ce que la concurrence l'ayant rendu moins profitable, elles ont été saisies d'un « revirement de conscience », pour ainsi dire, et l'ont apparemment défendu, tout en continuant à le pratiquer en secret.

Même à l'heure qu'il est, la traite se fait très souvent de connivence avec ceux qui devraient la réprimer; les officiers européens détachés en Afrique font des razzias pour leur compte; et l'unique résultat de tant de Sociétés et de Congrès antiesclavagistes, et de l'action des gouvernements pour la répression de la traite, a été d'augmenter les souffrances des pauvres victimes des marchands d'esclaves, car ceux-ci sacrifient sans pitié toutes celles qu'ils craignent de perdre.

Du reste, les cruautés qu'on reproche aux Arabes marchands d'esclaves — incendies de villages, massacres de paisibles populations, pillages, etc. — sont surpassées par celles que commettent en Afrique nos civilisateurs.

Les philanthropes de *L'Afrique en deuil* n'ont pas calculé le nombre de victimes que font en ce malheureux pays nos troupes d'invasion. Ils ne se sont pas dit que puisque la devise de la civilisation est, ou devrait être : *le droit prime la force*, il y aurait mieux à faire que de conquérir l'Afrique, que de piller et de tromper de la façon la plus indigne de paisibles populations par des expéditions militaires, commerciales, scientifiques et religieuses. Il faudrait agir honnêtement envers eux, les respecter, nouer des rapports d'échanges qui ne soient pas des escroqueries à peine dissimulées, les gagner par la douceur et par des procédés irréprochables; enfin, rendre en leur langage le mot « blanc » synonyme de fraternité et de justice, tandis qu'à présent il signifie tout ce qu'il y a de plus rusé, de plus violent, de plus hypocrite, de plus malhonnête.

Du reste, ces mêmes vues bornées de *L'Afrique en deuil* pour l'Afrique et pour les Africains, elle les apporte dans l'appréciation de nos rapports sociaux.

Après avoir parlé de « la classe des favoris de la fortune », le journaliste philanthrope s'engage, en guise de diversion, dans une petite dissertation sur les distinctions des classes dans nos pays. Ses remarques sont pleines de justesse et de vérité, écoutez-les :

« D'ailleurs, qu'est-ce que l'aristocratie? D'où vient-elle? N'est-ce pas... d'un sang d'ouvrier, qu'une action d'éclat, un haut fait d'armes (!), a un jour an obli? » Comme s'il n'y avait eu des usuriers, des larrons, des fournisseurs, des mouchards, des courtisanes et des... fils de courtisanes enrichis et anoblis? Ce n'était que justice.... ».

Très bien, monsieur le philanthrope, très bien.

D'une philanthropie à l'autre :

On connaît à quel prix nos pharmaciens, nos marchands de drogues, nous font payer les médicaments les plus simples, les mauvaises herbes des champs et l'eau de nos citernes.

Grâce aux lois qui régissent l'exercice de ce métier,

ces messieurs jouissent d'un vrai monopole: et, leur nombre étant restreint, ils s'entendent facilement pour écorcher les malheureux.

Une des drogues qu'ils vendent très cher, c'est le quinquina: elle est entièrement inaccessible aux ouvriers à cause de sa cherté. Néanmoins, la plantation du quinquina s'est étendue considérablement, et le prix en gros de ce médicinal a subi conséquemment une forte baisse. Le *bark* qui en 1880 se vendait à Londres 7 shellings (8,75 fr.) la livre, se vend aujourd'hui à environ 0,45 fr.; et le prix du quinquina de 12 shellings (15 fr.) l'once est descendu à 2 fr. Le quinquina allemand se vend même la moitié de ce prix.

Néanmoins, les droguistes et les pharmaciens maintiennent les prix du détail fort élevés.

A Londres, le quinquina Howard est vendu au détail de 6 à 8 shelling, ce qui fait 7,50 à 10 fr. l'once. Dans les environs de la ville le prix est encore plus élevé.

Les bénéfices de ces « bienfaiteurs de l'humanité souffrante » doivent être énormes: car des coopératives vendant le quinquina à 2 shellings l'once, ont sur cet article un profit de 40 p. c.

A propos du vol, dont nous parlons dans une autre partie du journal.

A la dernière fête au bois de la Cambre, il paraît que plus de 150 chaises ont été volées. On voit que les honnêtes gens volent comme les autres, quand ils peuvent le faire avec impunité.

Mouvement international.

Belgique. — La grève est terminée dans le bassin de Charleroi, mais 4,000 ouvriers sont sur le pavé.

Pour ce qui regarde l'esprit de la population et le progrès des idées révolutionnaires en cette région, voici deux faits significatifs:

L'Echo du Centre, journal radical, publie un manifeste aux soldats, extrait en grande partie de la *Révolution* de Paris.

A Morlanwelz, dans une école, on avait distribué des biographies du prince Baudouin: les élèves les ont déchirées. Réprimandés par le directeur, ils ont répondu qu'ils préféreraient quitter l'école que de cacher leurs sentiments.

— De nombreux groupes anarchistes se forment en ce moment en différentes localités; nous croyons devoir nous abstenir de donner des compte-rendus des réunions qui ont eu lieu en ces derniers jours.

Que tous nos camarades se mettent à l'œuvre en même temps, et sous peu nous compterons en Belgique des milliers d'anarchistes *militants*.

— Les gendarmes ayant arrêté, mardi, à la halle de Seveneecken (Flandre Orientale), un soldat qui se disposait à rejoindre sa garnison qu'il avait quittée à la hâte sans permission, les habitants de l'endroit, accourus furieux, ont fait aux bonnets à poils une de ces démonstrations aussi bruyantes que significatives dont on garde le peu agréable souvenir. Les gendarmes ont dégainé et chargé, et l'un des manifestants a été assez grièvement contusionné.

Les démonstrations ont repris le lendemain. La population de Seveneecken et de Beirvelde est très surexcitée.

— Le citoyen Leleu est le président de l'Union des mineurs de Monceau-sur-Sambre. Il avait été averti — naturellement — qu'il n'y avait plus de besogne pour lui.

Il se rendit donc au puits n° 14 des charbonnages de Fontaine-l'Évêque, où il travaillait avant la grève, pour rechercher ses outils.

Quand le garde le vit entrer dans la cour, il lança son chien sur lui. Alors se passa une scène révoltante. Le chien, lancé sur le malheureux ouvrier, le mordait, le déchirait sur toutes les parties de son corps, sans qu'il pût se défendre ni lui échapper.

Les vêtements en lambeaux laissaient voir les traces sanglantes des morsures. Le malheureux est dans un état affreux.

— Le nommé Léopold, exerçant la profession de roi des Belges, a eu, la semaine dernière, une jolie frayeur. Au cours d'une promenade qu'il faisait à Bruges, un passant s'approcha soudain de sa voiture et cria dans le nez royal: « A bas le roi! »

On se précipita sur l'homme, le citoyen Wauters, et on l'arrêta.

Cela lui coûtera probablement cher, car le roi, tout tremblant, craignant un attentat contre son « auguste » personne (rien du Cirque), est entré aussitôt et a, paraît-il, donné des ordres pour que le brave Wauters soit puni sévèrement.

France. — Descamps, Dardare et Leveillé, tous trois accusés d'avoir, le 1^{er} mai dernier, tiré sur les gendarmes, à Clichy-Levallois, comparaitront à la prochaine session de la cour d'assises de la Seine. La chambre des mises en accusation vient de rendre son arrêt de renvoi.

Le ministère public réclame la peine de mort contre eux. En supposant que ce vœu soit exaucé, ce n'est pas encore cela qui sauvera la société bourgeoise.

— La police a fait lacérer, dans la nuit du 13 au 14 juillet, plusieurs affiches qui avaient été imprimées à l'occasion du 1^{er} mai.

Sur ces affiches, on lisait ces mots écrits au crayon bleu: « A l'occasion de la revue du 14 juillet, les anarchistes rappellent à la population le rôle odieux que nos gouvernants font jouer à l'armée. »

— Le premier numéro de l'*Anti patriote*, feuille anarchiste hebdomadaire, vient de paraître à Paris. Adresse: Louis Perrault, 6, rue des Panoyaux, Paris.

Allemagne. — Le nombre des réfractaires augmente considérablement en Alsace-Lorraine. Dans le seul arrondissement de Colmar, cent vingt-cinq jeunes gens ont été invités à se présenter devant le tribunal. Tous devraient être sous les drapeaux et la plupart d'entr'eux se trouvent à l'étranger.

La sommation porte qu'en cas de non comparution les biens des réfractaires, situés en Allemagne, seront saisis.

— Le nommé Risskalt, prévenu d'avoir rendu fou un soldat à force de mauvais traitements, a été reconnu coupable par le conseil de guerre de Wurtzbourg et condamné à 15 mois de prison.

— Le commandant d'un bataillon du 49^e régiment d'infanterie, en garnison à Weimar, malgré une chaleur exceptionnelle, a fait manœuvrer ses soldats pendant sept heures. Quarante soldats sont tombés malades, quatre sont morts. Une enquête est ouverte.....

Il serait préférable que ce soit la panse du commandant.

Angleterre. — D'après le *Commonweal*, un nouveau confrère vient de paraître à Sheffield, le *Sheffield Anarchiste*. Le premier numéro de ce journal contient une lettre de John Creaghe qui, en ce moment, est poursuivi pour avoir refusé de payer son loyer et enlevé ses meubles des mains de l'huissier qui était venu les prendre. L'affaire, paraît-il, a fait « scandale », non seulement parce qu'elle rompt avec les « traditions » du peuple anglais, mais surtout parce que John Creaghe a déclaré qu'« il ferait, tant qu'il vivrait, tout son possible pour encourager la résistance à la loi et pour persuader les ouvriers non seulement à refuser toutes sortes de paiements, loyers ou autres, mais aussi à prendre ce dont ils ont besoin ».

Voilà un langage auquel on n'est pas encore accoutumé en Angleterre.

— La propagande anarchiste fait d'immenses progrès en Angleterre. Les compte-rendus, que donne la *Freedom*, des réunions qui ont lieu à Londres, à Manchester, Leeds, Liverpool, Leicester, Aberdeen, Dublin, etc., sont très encourageants. On voit qu'il n'y a plus de pays réfractaires à nos idées.

— Malgré les préventions et les précautions de la police, les anarchistes anglais ont tenu parole. Lors du passage du cortège de l'empereur Guillaume dans les rues de Londres pour se rendre au *Guild Hall*, ils répandaient une feuille volante excitant les ouvriers, à saluer par des grognements et des coups de sifflet le jeune tyran et boucher, ainsi que les membres de la famille royale que cet écrit qualifie de voleurs, de joueurs et de débauchés. Ils engageaient à pousser sur le parcours des cris de: « Baccara! » et de « Cleveland street! ». La feuille portait comme titre, en grands caractères! « A bas l'empereur d'Allemagne et les imbéciles qui l'acclament! »

Irlande. — Le mouvement révolutionnaire prend aussi de l'extension dans ce pays.

On nous annonce de Dublin que la grève des ouvriers des docks prend un aspect des plus sérieux.

Des groupes d'ouvriers qui paraissent très excités parcourent les rues de la ville.

Des discours pleins de menaces sont prononcés par les chefs du mouvement.

Italie. — On signale de tous les villages situés sur la frontière qu'un grand nombre de soldats italiens déserteurs ont franchi les Alpes.

En vingt jours, dix déserteurs italiens sont passés à Isola, petite localité des Alpes-Maritimes.

Portugal. — Nos compagnons d'Oporto viennent de publier sous le titre *Anathème*, la première d'une série de feuilles anarchistes destinée à remplacer la *Révolution sociale*.

États-Unis. — Le jugement qui condamnait J. Most à un an de prison pour un discours prononcé en novembre 1887 sur la tombe des martyrs de Chicago vient d'être confirmé en appel; notre vaillant camarade s'est constitué en prison pour expier sa peine.

— Notre ami Kropotkine se rendra prochainement en Amérique pour une tournée de propagande.

On nous prie de publier le catalogue suivant.

C'est le relevé de la bibliothèque d'un compagnon qui vient de mourir à l'âge de 70 ans. Proscrit français condamné à mort en 1849, il chercha refuge à Bruxelles, où il vécut jusqu'à ce jour. Ouvrier d'élite, il eût pu se créer une brillante position grâce à ses facultés exceptionnelles, mais il avait un objectif plus élevé à son activité intellectuelle: c'est l'affranchissement de l'humanité toute entière qui le préoccupa toute sa vie. En 1871, il se rendit à Paris pour partager les dangers des vaillants révoltés de la Commune, et ne quitta la grande ville que lorsque tout espoir était perdu.

Il collabora à un grand nombre de publications.

Obscur lutteur, il est mort ignoré de la grande masse de ses compagnons de lutte. C'est un devoir pour tous d'aider sa veuve dans la mesure du possible, en acquérant chacun un volume de cette bibliothèque qui a été acquise bouquin par bouquin au prix de grands sacrifices. Tous les livres sont reliés et très bien conservés.

Envoyer les commandes, avec le prix en mandat poste ou en timbres, au *bureau du journal*, qui fera parvenir franco par la poste l'achat à tout acheteur.

	Valeur	A vendre
<i>Côte de la nature</i> , par Morelly, éd. Moscani,	3.50	2.—
<i>Révolution de 1830</i> , par Cabet,	3.50	2.—
<i>Le vrai Christianisme</i> , par le même,	3.50	2.—
<i>Harmonie économique</i> , Bastia,	5.—	4.—
<i>Les crimes des rois de France</i> , Lavicomterie, 1791	5.50	3.50
<i>Jean-Jacques Rousseau</i> , Michiavel, 1869	2.50	2.—
<i>Gaule et France</i> , Alex. Dumas, 1833,	4.—	2.—
<i>Physiologie de la Volonté</i> , Herzen,	2.50	2.—
<i>Les Proscrits français</i> , St Ferrol,	3.50	2.50
<i>Histoire de France</i> , Aucquetil, 1853 (6 vol.),	30.—	25.—
<i>Œuvres de Volnay</i> ,	2.—	1.—
— <i>complètes d'Homère</i> ,	10.—	2.—
— <i>de Platon</i> ,	8.—	2.—
— <i>Dante Alighieri</i> ,	5.—	1.50
— <i>Boileau</i> .	4.—	1.50
— <i>de Rabelais</i> ,	4.—	1.50
<i>Les métamorphoses</i> , d'Ovide, 1803,	10.—	2.—
<i>Chef-d'œuvres de Corneille</i> , P.,	4.—	1.50
<i>Le petit docteur Gall</i> , Al. David,	4.—	1.—
<i>La Sainte-Bible</i> , 1844,		offre accept.
<i>La Bible</i> , selon Mathieu,		—
<i>Nostradamus</i> ,		—
<i>Dictionnaire Lachâtre</i> (2 vol.),		—
— <i>analogique</i> (1 vol.),		—
<i>Géographie</i> , de Malte-Brun (4 vol.),		—
<i>Histoire du Socialisme</i> , par Thonissens,	8.—	5.—
— <i>de la Commune</i> , Lissagaray,	5.—	4.—

(La suite au prochain numéro).

Petite correspondance.

F., à Liège; V., à Roubaix; D., à Verviers; reçu mandats. Merci.

COMMUNICATIONS & CONVOCATIONS

Aujourd'hui, samedi, à la Colline, rue de la Colline, à 8 heures du soir, réunion du groupe « l'Homme Libre ». Tous les camarades qui s'intéressent à la propagation du journal sont priés d'y assister.

Lundi 20 juillet, à la Colline, rue de la Colline à 8 h. du soir, réunion de la *Jeunesse anarchiste*.

Ordre du jour: Communication importante.

Tout les jeunes anarchistes de l'agglomération bruxelloise sont priés d'y assister.

Editeur: F. PINTELON, rue de Tilly, 22, Bruxelles.

Bruxelles. — Imp. H. NEEFS, rue de Ruysbroeck, 24.